

Christine de Camy

4.48 Psychose *

Quelle hospitalité pour la folie ? Ce sera la question qui rassemblera ceux qui suivent le Collectif des 39 contre la nuit sécuritaire en novembre, l'annonce de lois concernant la psychiatrie comme gardienne de l'ordre public nous poussant à transmettre ce qui s'élabore dans les lieux de soins.

Quelle hospitalité ? L'hospitalité, c'est une des premières fonctions de l'hôpital, accueillir, mettre à l'abri. Mais comment ?

Sarah Kane, comédienne et écrivain, a publié cinq pièces de théâtre, violentes dit-on souvent, aiguës plutôt me semble-t-il, écrites dans l'urgence et mettant à mal bien des metteurs en scène. Elle écrit dans *4.48 Psychose*¹ : « Je vous supplie de me sauver de la folie qui me dévore. » Elle se dit coupée des autres : « Votre vérité, vos mensonges, pas les miens », et encore : « Ce n'est pas un monde où je souhaite vivre. » Avec cette question qui revient dans différents textes, ainsi dans *Manque*² : « Mais y a-t-il jamais rapport entre quoi que ce soit ? »

Accueillir des sujets pour qui le plus souvent le lien social est devenu extrêmement difficile, c'est à cette place qu'est appelé l'hôpital, le cabinet de l'analyste n'y suffisant plus.

Dans le service adolescents où j'interviens, Luc, à son arrivée, est exclu du système scolaire ordinaire, exclu de la famille d'accueil où il était depuis l'âge de 3 ans mais toujours en placement provisoire ASE (sans lieu d'accueil donc), exclu de tous les lieux de soins où il est passé. « Plus rien à perdre », dit-il d'entrée. Sauf la vie, mais il

* Intervention du 20 septembre 2010 à Tarbes. Cartel « Une clinique du bricolage : psychanalyse et institution ».

1. S. Kane, *4.48 Psychose*, Paris, L'Arche, 2001.

2. S. Kane, *Manque*, Paris, L'Arche, 2002.

s'emploie à la saper, par une grave anorexie et des tentatives de suicide par strangulation et pendaison. À quoi s'ajoutent différentes manifestations : scarifications, violence, etc.

Troubles ou symptômes ? L'enjeu est de taille. Le trouble met en effet les choses du côté d'une norme troublée sans qu'on y suppose un sujet, un sujet désirant *a fortiori*. S'agit-il donc de corriger un comportement déviant, de le réduire dans un objectif normatif, ou d'y entendre la réponse d'un sujet ? Mais qu'est-ce qu'entendre la réponse d'un sujet et suffit-il d'entendre ? C'est une des tensions entre psychiatrie et psychanalyse qu'il convient d'élaborer, avec chaque sujet, singulièrement.

Ainsi les scarifications de Luc, qui bouleversent l'équipe et nécessitent toujours des soins médicaux sérieux. Elles laissent Luc indifférent. Et c'est sans doute cette indifférence qui me fera poser l'hypothèse avec lui, en séance, de la fonction de ces scarifications. De quoi se défend-il par cela, de quel réel autrement plus menaçant pour lui ? Ces scarifications viennent tenter de contrer des hallucinations, c'est ce dont il me fera alors part, hallucinations qui s'imposent à lui et le terrorisent. Ces scarifications sont une façon de traiter le réel, donc. Être à côté de lui et qu'il puisse témoigner de cela, c'est peu et c'est en même temps le début du travail avec lui.

Être partenaire donc. Travailler à l'hôpital, c'est aussi accepter que d'autres le soient, partenaires, d'une autre manière, le désir et la responsabilité de chacun étant là impliqués ou devant l'être. Les adolescents y veillent.

Je n'oppose pas psychiatrie et psychanalyse, je pense qu'une articulation est nécessaire et qu'elle est sans cesse à élaborer. À élaborer à plusieurs.

Je relèverai quelques moments dans le travail avec Luc.

D'abord, cette question : quand l'institution psychiatrique est l'unique et dernier recours pour un sujet, comment faire pour qu'elle ne soit pas toute, cette institution ? Comment faire pour créer un espace vide ? La pratique à plusieurs peut y contribuer, tempérant les affrontements, atténuant ce qui de la rencontre peut faire intrusion. Mais suffit-elle ? Il a paru essentiel de mettre l'ASE en instance de trouver une famille d'accueil pour Luc. Les services sociaux s'accoutumaient fort bien de l'idée que l'hôpital puisse pourvoir à tout,

mais Luc, comme d'autres adolescents dans ce service, était toujours sur le fil de la férocité de l'Autre et s'en défendait par divers passages à l'acte. Plusieurs lieux et la scansion du temps qu'ils supposent ont contribué à un apaisement certain pour lui.

Les réponses de Luc pour contrer les excès d'une jouissance mortifère envahissante étaient à son arrivée extrêmement vives. Une des lectures dans le cartel était celle-ci : il traite le réel par le réel. Est-ce juste de le dire ainsi ? Pas tout à fait.

Néanmoins, Luc construit peu à peu des réponses dans un autre registre, qu'il nous faut repérer et soutenir. Je remarque notamment qu'il abandonne le mot « maigrir » pour parler de « mincir », le projet de mincir ; dans ce mot qu'il trouve, « mincir », mot qui le décolle un peu de la jouissance, il met un idéal qui vient à la place du projet d'en finir ou en tout cas le diffère. Effet de sujet que soutiendra l'équipe si elle consent à abandonner tout discours commun, standardisé sur l'anorexie et les anorexiques et à soutenir ce qui se glisse dans cet écart entre le mot maigrir et le mot mincir, pour ce sujet.

Par ailleurs, dans sa scolarité réintroduite mais toujours bancale, une chose émerge qui pacifie Luc : écrire. Non pas inventer, non pas raconter des histoires, mais tracer, copier ; ça ne sert à rien, pense un enseignant. Mais si ! Calligraphier, c'est pour Luc faire coupe pure dans une pensée incessante avec une écriture indépendante du sens. (Indépendante du sens : ça me paraît essentiel, mais une certaine psychanalyse a laissé des traces dans les institutions du côté d'un tout à déchiffrer. Ainsi, les hallucinations de Luc, dont le contenu pourrait sembler avoir un sens dans son histoire, mais qui ne sont pas des formations de l'inconscient, qui s'imposent au sujet et ne sont pas à interpréter, ces hallucinations ont engagé tout un travail d'équipe.)

La calligraphie de Luc me ramène à Sarah Kane. Elle dont Edward Bond, metteur en scène, disait qu'elle était confrontée à l'implacable et dont l'œuvre témoigne d'une collusion entre la vie et la mort. « Je n'ai aucun désir de mort, écrit-elle, aucun suicidé n'en a. » Elle écrit d'un lieu « sur la frontière », dit-elle. « J'écris la vérité et elle me tue », « j'écris pour les morts et pour ceux qui ne sont pas nés ».

On peut lire aussi dans *4.48 Psychose* : « Pas d'espoir, pas d'espoir, pas d'espoir. » Mais comment le lire ? Peut-être pas justement du côté du sens, plutôt comme elle l'écrit dans une autre pièce, *Manque*, où les personnages sont nommés par des lettres. Je la cite : « A : une horreur si profonde que seul un rituel peut la contenir / M : l'exprimer / B : l'expliquer / A : la maintenir. »